

les une place dans le débat public ?



Le débat public doit-il se débarrasser de la foi et des croyances personnelles ?

BELGA

L'historien

■ Je n'avancerais pas que la vérité n'existe pas, mais je dirais plutôt que chacun a sa vérité. Trouver un dénominateur commun est donc un exercice très compliqué qui impose que nous débarrassions nos arguments de leurs aspects irrationnels ou sentimentaux.



CHRISTOPHE BORTELS

Hervé Hasquin

Historien, ancien ministre et ancien recteur de l'ULB

La vérité existe-t-elle ? Pourrait-on la définir ?

S'il y a bien un mot polysémique, c'est celui de vérité. La vérité en sciences est par exemple différente de celle en sciences humaines. En sciences, des lois énoncent un certain nombre de principes, mais elles n'ont une validité que si elles peuvent s'appuyer sur l'expérience ; si elles sont reproductibles. Les sciences humaines, de leur côté, ne sont pas binaires. Concernant le sujet qui nous occupe, je préciserai d'abord que je suis agnostique, indifférent à tout dogme, mais je n'avancerais pas pour autant le fait que nous n'avons pas de vérité. Je dirais plutôt que chacun a sa vérité : une vérité plus ou moins conforme à la réalité, telle que chacun peut l'imaginer ou la percevoir. En cela, tout est mobile, évolutif, friable, tant on évolue au fil de sa vie.

Mais si chacun a sa vérité, cela veut-il dire que la réalité d'une chose dépend du regard que l'on pose sur elle, et non pas de ce qu'elle est en tant que telle ?

Dans le domaine scientifique, certaines connaissances ne peuvent être niées, tant elles sont assises sur une expérimentation forte. Pour le reste, c'est vrai que chaque individu porte sur le monde un regard qui est le produit d'un contexte particulier. La difficulté dans la vie est donc que nous sommes confrontés à une multitude de points de vue. Prenons un exemple typique. Si je me bats pour les droits de l'homme, je devrai me rendre compte que la charte de 1948 sur laquelle ils reposent a été adoptée par une cinquantaine de pays qui étaient d'ailleurs essentiellement occidentaux, et pour beaucoup des puissances coloniales. Il suffit de voyager dans le monde pour observer que ces droits de l'homme ne sont pas toujours compris, appliqués ou acceptés de la même façon. Même eux, que l'on prend souvent pour universels, sont à relativiser.

Mais si c'est "à chacun sa vérité", à quoi cela sert-il encore de dialoguer ensemble pour trouver un chemin commun ?

Trouver un dénominateur commun est une chose très compliquée. Nous sommes dans un monde où le relatif est très important, et où tout doit se négocier et se discuter.

Les tenants d'une conception classique de la vérité – selon laquelle la vérité est dans l'adéquation entre ce que l'on dit et ce qui est – affirment que la vérité existe, que chacun ne peut donc prétendre en avoir une différente, mais que l'on doit la rechercher tous ensemble, car personne ne la perçoit totalement, et que chaque homme a quelque chose de particulier à en dire. Vous êtes donc plus relativiste qu'eux, en disant que chacun a sa vérité, et que si l'on doit conjuguer ces différentes vérités, c'est pour n'espérer s'accorder que sur un dénominateur commun...

Je ne suis pas loin d'eux, car je dis que nous devons trouver tous ensemble une proposition qui est la plus conforme possible à l'idée que l'on se fait de la réalité ou d'un idéal.

Du coup, comment concevez-vous la place des religions dans les débats politiques et publics ?

Pour l'intellectuel, un point fondamental est de faire de la pédagogie, de montrer que ce qu'il avance n'est pas un accident, mais se passe dans la durée. J'aime m'appuyer sur les travaux du sociologue Gérard Bronner qui nous invite à rendre la raison aux esprits envoûtés. Rendre raison d'un argument est devenu essentiel aujourd'hui, à l'heure où on n'enseigne plus l'histoire, où l'esprit critique se perd, et où les réseaux sociaux permettent tous les discours. Plus que jamais, il nous faut débarrasser les arguments de tous leurs aspects irrationnels ou sentimentaux. Et cela concerne aussi bien les religions que les idéologies séculières. Néanmoins, revenir au socle de la raison est très difficile, car l'homme n'est pas que raison, et que s'il se coupe de toute transcendance, de tout idéal, de tout objectif, il ne fait face qu'au vide. La vie, en définitive, c'est chercher à laisser sa marque, à laisser une cicatrice sur la carte, comme dirait Malraux.

Mais sans doute pas n'importe quelle cicatrice... Une cicatrice conforme à la vérité, à un idéal ?

À un objectif qui nous apparaît participer aux droits de l'homme, au respect que mérite l'autre.

Entretien : BdO

respectueux peut s'exercer entre les différentes positions des individus et des groupes", note Dominique Lambert. "Or, la recherche de la vérité et du bien commun nécessite ce dialogue, cet esprit critique et aussi ce respect (fait d'écoute, de partage, d'ouverture à l'autre).

Les sciences. "J'ajouterai que les sciences peuvent aussi contribuer à leur manière à la démocratie, car il y a en elles cet idéal de vérité, mais aussi cette culture du dialogue et de l'esprit critique."